
Analyse pragmatique de l'appareil énonciativo-discursif du pamphlet, *Les contrebandiers de l'Histoire* de Rachid Boudjedra

Pragmatic analysis of the enunciative-discursive strategies of the pamphlet, *Les contrebandiers de l'Histoire* by Rachid Boudjedra

Youcef IMMOUNE¹

Laboratoire Etudes de pragmatique inférentielle
Université d'Alger2 | Algérie
youcef.immoune@univ-alger2.dz

Nawel KRIM

Laboratoire Etudes de Pragmatique inférentielle
Université d'Alger2 | Algérie
nawel.krim@univ-alger2.dz

Résumé : Le présent article présente une analyse critique de *Les Contrebandiers de l'Histoire* de Rachid Boudjedra (2017). Sur la base du rapport conceptuel établi entre l'éthique et l'esthétique et d'outils heuristiques empruntés à l'analyse énonciative et pragmatique, nous faisons ressortir les constructions discursives de ce pamphlet : sa doxa, la sincérité du pamphlétaire, la portée pragmatique de ses attaques. Cela nous ramène en conclusion à un discours général sur le devenir de la littérature algérienne.

Mots-clés : pamphlet, éthique, esthétique, énonciation, pragmatique

Abstract: This article presents a critical analysis of *Les Contrebandiers de l'Histoire* by Rachid Boudjedra (2017). On the basis of the conceptual relationship between ethics and aesthetics and heuristic tools borrowed from enunciative and pragmatic analysis, we highlight the discursive constructions of this pamphlet: its doxa, the sincerity of the pamphleteer, the pragmatic scope of his attacks. In conclusion, this brings us back to a general discourse on the future of Algerian literature.

Keywords: pamphlet, ethics, aesthetics, enunciation, pragmatics



La littérature algérienne de langue française, née dans le contexte colonial, est placée dès l'abord sous le signe de l'engagement. La conscience d'une implication historique dans le destin d'un devenir national indépendant a non seulement fourni à cette littérature ses thèmes, mais a constitué à ce jour le paradigme dans lequel elle

¹ Auteur correspondant : YOUCEF IMMOUNE | youcef.immoune@univ-alger2.dz

s'est construite et évoluée, et dans lequel s'est débattue sa légitimité. L'un des derniers ouvrages de Rachid Boudjedra, *Les contrebandiers de l'histoire* (2017), un pamphlet, nous le rappelle avec force.

Rachid Boudjedra intervient, à travers ce pamphlet, pour instruire, sur un ton sévère et sans concession, le procès de certains écrivains et artistes ainsi que leurs productions littéraires et artistiques, en soulevant la question du rapport de la fiction à la « vérité » ou à « l'authenticité » historique et sociale. Visant des auteurs à différentes périodes de l'histoire de la littérature algérienne et plus particulièrement des auteurs actuels comme Kamel Daoud, Boualem Sensal, Salim Bachi, Yasmina Khadra, il les accuse de falsification, en les désignant avec la formule « Les contrebandiers de l'Histoire ». En référence à des concepts empruntés aux penseurs de la révolution, d'obédiences marxistes et néomarxistes, et plus particulièrement à la pensée de Frantz Fanon, il les accuse d'inféodation à l'ordre « néocolonial », motivée par la « haine de soi ».

C'est cette fracture polémique quant au parti-pris historique qu'adopte l'auteur sur la question de l'inscription de l'Histoire et de la Société dans la littérature algérienne que nous interrogeons dans le présent article. Il s'agit de se demander en quoi l'adoption du parti-pris discursif pamphlétaire permet de répondre aux questions suivantes :

- Comment l'auteur construit-il une doxa qui lui sert de base éthique pour fonder l'acceptabilité de ses attaques ?
- Comment construit-il son éthos pamphlétaire pour créer le nécessaire ascendant sur ses adversaires et être accepté auprès du potentiel lecteur ?
- En quoi consistent les attaques et selon quels modes opératoires s'organisent les objets discursifs du pamphlet ?

Comme il s'agit de polémique et de procès relativement au genre pamphlétaire, nous proposons une lecture placée sous le signe de l'éthique de l'œuvre *Les contrebandiers de l'histoire* de R. Boudjedra. En cela, les concepts de "responsabilité", de l'"altérité", de l'"éthique de la libération" constituent les termes pivots de notre réflexion.

Par ailleurs, le caractère pamphlétaire du texte et sa dimension historique appelle à observer des précautions méthodologiques pour ne pas tomber à la fois dans l'écueil de s'aligner sur les positions de l'auteur et dans celui de la vérification historique des affirmations avancées par l'auteur. Il s'agit de s'en tenir au texte pour reconstituer, à partir des outils conceptuels adéquats relatifs au discours pamphlétaire, l'articulation des coordonnées énonciatives mises en jeu dans le texte avec la portée et l'efficacité pragmatiques des énoncés pamphlétaires. Ces considérations feront l'objet de précisions conceptuelles et méthodologiques dans la section suivante. S'en suit une analyse, organisée en trois points, en fonction de la dynamique dialogale établie entre un *Nous* (doxologique), un *Je* (pamphlétaire), un *Il* (accusé, allocuté).

1. Discours pamphlétaire : quelques précisions conceptuelles et méthodologiques

Les précisions conceptuelles et méthodologiques, apportées pour guider l'analyse du texte *Les Contrebandiers de l'Histoire* et pour déterminer les enjeux heuristiques de l'analyse, portent sur les données programmatiques du texte, annoncées par la désignation du genre

(pamphlet) et la charge sémantique du titre (contrebandiers, histoire). La littérature savante en matière d'écriture pamphlétaire, sur laquelle nous nous sommes appuyés pour mener la réflexion, situe le débat autour du rapport du texte au contexte, autour des contenus et enfin autour des modes de déploiement du discours pamphlétaire.

L'articulation du texte, dit pamphlétaire, aux conditions de son émergence et de réception apparaît déjà comme un critère d'analyse légitimé par le fait que le pamphlet renvoie, comme l'indique Bernard Andrès (1978 : 353) à une discursivité à caractère « éminemment référentiel », en tant qu'« écrit de circonstance » produit « sous pression » pour réagir à une « situation révoltante ou à une tentative de changement d'une situation choisie ». Il est articulé nécessairement à un « parti-pris du locuteur vis-à-vis de l'histoire » (Bernard Andrès, 1978 : 365).

Dans ce sens, le pamphlétaire réagit à un contexte qui correspond à des « moments de crise politique et les temps longs de la politisation » (Michel Hastings, 2011 : 8) où « les valeurs sont truquées » et « la morale est détournée », renvoyant à une action politique collective d'« allure prédémocratique » à travers la diffusion de manifestes, de pétitions, de grèves, etc. (Michel Hastings, 2011 : 7). Cela est rendu possible par la liberté de la presse et de l'édition, la présence de « grands récits idéologiques » et une ambiance marquée par la « hantise de la décadence » (Michel Hastings, 2011 : 8).

Sous cet angle, il y a lieu de s'arrêter sur l'enjeu de ce rapport du texte pamphlétaire au contexte et d'observer une précaution méthodologique. L'enjeu est de déterminer, comme le précise Yves Avril (1978), la sincérité du pamphlétaire : « On nous prêche à temps et à contretemps, et la relative liberté dans laquelle s'exerce cette prédication, nous empêche souvent de distinguer les prophètes des radoteurs. Quand Saint-Jean-Baptiste parlait dans le désert, au moins il était seul. » (Yves Avril, 1978 : 276). Il s'agit de se demander si la liberté d'expression ne fait pas du pamphlétaire un « radoteur malhonnête » et donc de s'interroger aussi sur le degré d'urgence de la situation.

Sur le plan du contenu, le pamphlet est nécessairement fondé sur la proclamation d'une « vérité urgente et libératrice » qui s'énonce par opposition à une « imposture » (Yves Avril, 1978 : 265). Entre la vérité, posée soit comme « vérité explicite et lumineuse » ou comme « vérité opprimée et implicite » (Yves Avril, 1978 : 271), et l'imposture comme relevant d'une « intelligence répugnante » consiste pour le pamphlétaire à ne pas s'exposer, face à l'allocutaire, sous les termes d'une « naïve apologie de soi-même » (Yves Avril, 1978 : 274). Comment le pamphlétaire contourne-t-il l'écueil de paraître l'instance intelligente postulant l'ignorance, la crédulité et la malveillance complice du lectorat ? Comment les objets de son pamphlet se construisent-ils pour apparaître sous la légitimité d'une définition acceptable et partagée de cette « intelligence répugnante » ?

Du point de vue des modes opératoires en œuvre dans le pamphlet, ce dernier se présente comme un discours à multiples enjeux. C'est un discours axiologique qui participe du genre judiciaire (énoncer des jugements, des condamnations) où s'opère l'« effacement de la frontière entre description et jugement » (Bernard Andrès, 1978). Comme « arme de guerre », une attaque unilatérale et violente, il vise à « abattre l'adversaire » dans le but

de le « contraindre à admettre ou à opprimer la vérité » qui relève d'une « révélation » (Yves Avril, 1978 : 265).

Sous cet angle, l'un des enjeux consiste à se demander dans quelle mesure les stratégies discursives employées permettent d'assurer l'efficacité de l'énoncé pamphlétaire sans tomber dans les figures qui affaiblissent sa portée comme l'hyperbole (l'exagération) et l'ironie qui rapproche du sarcasme. L'expression tire avantage à s'arrimer plutôt sur la litote qui s'inscrit dans l'implicite en laissant entendre davantage que ce que permet la surface de l'énoncé. L'autre enjeu consiste à observer dans quelle direction est projetée l'injonction (à dire ou à faire ?) puis observer les perturbations que peut introduire la fonction phatique (parler pour parler), nuisant ainsi aux attaques portées.

2. NOUS-ON : construction d'une doxa, de l'encrage sociologique à l'universel

Le pamphlet se justifie par rapport à un système de valeurs auquel s'identifient et le pamphlétaire et les cibles de son attaque, comme le précise Marc Angenot en ces termes : « Le pamphlétaire, lui, défend les mêmes valeurs que celles dont le monde de l'imposture se réclame. » (2005 : 39). C'est le socle de référence éthique à partir duquel il est possible au pamphlétaire de montrer en quoi ses adversaires s'en écartent, le détournent et l'utilisent pour de mauvais desseins : « [le pamphlétaire] s'oppose à une parole institutionnelle authentifiée, par un ensemble de pratiques, articulée sur les principes mêmes dont il ne tire sa vérité et dont l'adversaire tire une « vérité toute contraire » (Angenot, 2005 : 39).

En cela, la parole pamphlétaire « possède ce supplément ascendant : la « vérité ». » (Angenot, 2005 :37). Le pamphlétaire tire sa légitimité d'un « devoir parler », qu'il « assume par nécessité intérieure, sans plaisir et sans espoir, mais avec conviction » (Angenot , 2005 : 65) où transparait un optimisme « naïf » dans la mesure où « le vrai est un et il est à la portée de la conscience, à la mesure de la bonne volonté. » (Angenot, 2005 : 37. Par ailleurs, comme le précise Hastings (2009), le pamphlet « (...) dépend d'un univers doxique et d'un horizon d'attente tout autant situés historiquement et culturellement », témoignant d'une « (...) capacité d'adaptation à la variété des conditions historiques de leur [pamphlétaires] production ».

Rachid Boudjedra reconstruit les éléments d'une éthique esthétique au nom d'une collectivité d'intérêt correspondant à une communauté de partage, inscrite dans un rapport d'altérité : un ensemble restreint d'intellectuels, d'écrivains et d'artistes avec qui le « Je-pamphlétaire » s'associe sous les déictiques personnels « *Nous/on* » dans une dynamique de dialogue. Il s'agit de façon transcendante de « Nous, intellectuels, artistes », « Nous, écrivains, scénaristes, réalisateurs de films », « On, individu écrivant ou peignant ou réalisant ».

Le « je » se confond ici avec ce « nous » et avec ce « on », correspondant à un champ d'activités intellectuelles et esthétiques où Boudjedra (je) y est admis sur le plan référentiel, en tant qu'écrivain et scénariste. Il y invite nommément mais de façon sélective Mohamed Sahli, Mostefa Lacheraf, Mohamed Larbi, Wilfried Muller à participer en tant qu'individus à cette communauté de partage et de dialogue. A ce titre, ses adversaires, objets d'attaques, même s'ils sont considérés sous ce même point de vue dans lequel il les inclut (intellectuels, écrivains, scénaristes), y sont exclus sous l'angle de

rupture de dialogue et d'un rapport d'emblée conflictuel. Il faut noter, également, que d'autres amis potentiels, écrivains de sa génération (années 70) et ceux des années 80, pouvant appartenir légitimement à la sphère de dialogue, sont absents et tus. Cette éthique est construite sous le signe d'une autocritique correspondant à une frustration exprimée à l'aide du vocable évocateur « manque », pour déployer la description évaluative par défaut de la situation intellectuelle, littéraire et artistique prévalant en Algérie. Une description qui se veut, ainsi, objectivante (historicisée) et normalisatrice :

Ce qui nous manque, à nous intellectuels et artistes, pour être efficaces, c'est peut-être, un niveau d'enracinement dans la propre conscience de l'individu écrivain ou peignant ou réalisant [...] c'est l'enracinement dans la douleur, la nôtre et celle du peuple que nous ne connaissons pas vraiment et que nous côtoyons superficiellement. Car sans cet enracinement, il n'y a pas d'universalité. [...] Notre production artistique manque de finesse, de métaphysique, de passion, et de... folie. Nous n'avons pas forgé, après cinquante ans d'indépendance, un art qui porte en lui sa propre part d'inquiétude, sa propre part de vision, et sa propre part de subversion. (Boudjedra, 2017 : 69-69)

L'objectivation historicisante vient avec le terme clé « enracinement » et la normalisation éthique vient avec le terme « universalité », termes pris dans un rapport de conditionnalité dialectique : pour assurer cet enracinement, il faut accéder à l'universalité ; pour accéder à l'universalité il faut s'enraciner dans l'Algérie, post indépendance. Un positionnement qui rappelle celui de Sartre. Commentant l'évolution de la pensée et l'action de Jean-Paul Sartre de l'individuel au collectif, Giangiacomo Vale (2006) associe étroitement l'historicité à la réflexion nécessaire sur la liberté : « Créer des personnages libres et pourtant historiques, jetés dans une situation et marqués par le social, devient alors le projet où convergent ses [Jean-Paul Sartre] préoccupations formelles et philosophiques. » (15).

Le contexte du déploiement éthique de la pensée, de la littérature et des arts en Algérie est défini, chez Boudjedra, à la lumière des idéaux révolutionnaires de la Guerre de libération nationale et de la construction de l'Algérie moderne après l'indépendance. Cette dialectique révolutionnaire est prise en charge par les correspondances établies entre les termes « douleur » (de l'artiste et du peuple), « connaître » (le peuple), « côtoyer » (le peuple). Comme l'indique son titre *Les contrebandiers de l'histoire*, cette éthique va servir de socle pour attaquer ses adversaires sur le plan préférentiellement historique, en l'occurrence le contexte sociohistorique de la colonisation (Ottomane et française). Contexte de colonisation et de libération qui détermine sous la plume de Boudjedra les conditions socioculturelles de la nation algérienne indépendante et celle de son intelligentsia.

Quant à l'universalité, elle est située au niveau de la création d'un discours dont les valeurs majeures sont : la « finesse », la « métaphysique », la « passion », la « folie » ; valeurs, à partir desquelles se déploieraient un discours caractérisé singulièrement par « une part » d'« inquiétude », de « vision », de « subversion ». Ainsi, la vision éthique de Boudjedra est sous-tendue par cette tension entre le général universel et le singulier créatif. A « la finesse » et à « la métaphysique » correspondrait « la vision », à « la passion » et à « la folie » correspondrait « la subversion ». L'acte créatif est ainsi, chez Boudjedra, un acte éminemment subversif motivé et animé par la tension entre la connaissance et la passion ; la froideur de l'objectivité et la chaleur de la subjectivité ; l'ancrage et l'élévation.

On s'aperçoit que si ce programme est annoncé dès le départ comme un « manque » ou un « manquement », c'est qu'il renvoie à un exercice intellectuel, littéraire et artistique qui nécessite des dispositions difficiles à acquérir et à concilier, à moins de déployer des efforts intellectuels importants. Le but n'est, ni plus ni moins, que d'accéder à l'« essentiel de « la chose », de l'humus et de l'humaine condition des protagonistes » (Boudjedra : 66-67). Ce n'est pas un point de vue essentialiste et utopique. Boudjedra adopte un point de vue réaliste où l'activité intellectuelle et artistique est définie comme un agir (réagir) qui « pour être efficace », est fondée sur la « violence » (« mise à l'index », « mise en cause », « la perspicacité, la lucidité nécessaires ») (Boudjedra, 7-8). Il s'agit pour Boudjedra de promouvoir une pensée critique éclairée, juste et efficace qui définit le programme même de son pamphlet. Cela va se traduire dans les rapports que doivent avoir l'intellectuel, l'écrivain et l'artiste avec la réalité sociologique de leur nation et de son Histoire :

Qu'on écrive des livres et qu'on fasse des films qui critiquent toutes les dérives, tous les manquements et tous les ratages de l'Algérie indépendante est une attitude saine. (Boudjedra : 41)

[...] où n'entraient jamais en compte l'archaïsme de la société algérienne, les éléments négatifs de l'homme algérien, la problématique de la femme, la sexualité, la sensibilité et les tabous effrayants dont souffrait la société musulmane en général. (Boudjedra : 22-23)

L'écriture critique, soutenue par une évaluation positive (« attitude saine »), se traduit en des termes manifestant cette tension qui part de l'ancrage réel à l'universel. L'intellectuel algérien est interpellé pour participer à partir de ses réalités (« l'Algérie indépendante », « la société algérienne », « la société musulmane », « l'homme algérien » et « la femme algérienne ») à la pensée universelle. Cette participation emprunte le passage fondateur de la critique dont les éléments (« dérives », « manquements », « ratages », « archaïsme », « éléments négatifs », « problématique », « tabous effrayants ») tendent vers des valeurs positives à construire (redresser, combler, rattraper, moderniser, trouver des solutions, clarifier). C'est un positionnement progressiste qui consacre l'indépendance de la pensée algérienne concomitamment à son indépendance politique, en tendant vers l'universel en tant qu'acteur et non pas consommateur. Comme on le verra dans ce qui suit, lorsque seront abordés les termes du pamphlet à l'encontre de ceux que Boudjedra stigmatise, ce socle doxologique constitue la base de référence que l'auteur postule comme commune à ses adversaires pour qu'à partir d'elle il organise ses attaques. Ainsi, il les piège, de façon stratégique, dans la justesse du propos qui définit le « vrai » et ferme toutes les voies à tout reproche, et à tout propos contraire, qui ne peut être perçu que comme erroné et contestable.

3. JE : vérité et sincérité

Le *Je*-pamphlétaire, en la personne de R. Boudjedra, émerge dans un contexte intellectuel et historique du *Nous* doxique que l'auteur présente sous les traits d'un socle éthique vacillant, caractérisé par le frustrant « manque » ou manquement quant aux valeurs positives, non suffisamment assumées par les amis et détournées par les adversaires. Le *Je*-pamphlétaire avance donc seul avec la conviction d'une autolégitimation objective : vérité et sincérité qui déterminent, comme le précise Michel Hastings (2009), « l'image de soi pamphlétaire » en tant qu'éthos spécifique « exotopique » où se profile l'image d'un prophète, solitaire, courageux et viril. A ce titre, comme l'indique Marc Angenot, « (...) procureur et avocat, le pamphlétaire attaque en se défendant » (Angenot 2005 : 24). Il

n'est pas mandaté et ne suppose pas de public destinataire : son pamphlet est jeté comme « une bouteille à la mer », s'en remettant au hasard. Ce qui n'est pas sans enjeu : « si peu confortable que soit sa position et si mal entendu que soit son message, le pamphlétaire croit pouvoir revendiquer un certain courage intellectuel, à la mesure du risque pris. Risque concret devant l'appareil répressif. » (Angenot, 2005 : 90).

Les coordonnées énonciatives du Je-pamphlétaire, dans *Les contrebandiers de l'Histoire*, sont rattachées à un Être de parole, écrivant, qui manifeste explicitement, dans un dédoublement énonciatif, langagier et méta langagier, ses positions par rapport à son objet (le livre, le pamphlet, le brûlot) et au processus de parole (Dire, écrire). Il construit, par ailleurs, le contexte sociopolitique et historique ainsi qu'émotionnel qui justifie et explique et le geste et le produit. *Les Contrebandiers de l'histoire* est désigné essentiellement par trois termes : livre, pamphlet et « brûlot ». Comme on peut le voir à travers les exemples suivants :

Il s'agit [*dans ce livre*] de DIRE. Seulement dire. (14) ; J'ai décidé de dire... (57) ; [...] j'ai écrit ce livre pour dire... » ; Si j'ai consacré ce « brûlot » ... c'est pour dire que ... (94) ; Rédiger ce pamphlet pour dénoncer ; J'ai décidé d'écrire ce « brûlot » après la réception en Algérie... (91) ; Et j'ose écrire ces lignes parce que... (69) ; J'ai écrit aussi pour dire que tels individus ne méritent pas qu'on leur consacre un livre...

Les termes (livre, pamphlet, « brûlot ») sont associés préférentiellement : aux déterminants « ce » et « un » ; à un rapport prédicatif assumé par les verbes « consacrer » pour livre et brûlot, « rédiger » pour pamphlet, « écrire » pour livre, brûlot et quelques lignes ; à une conditionnalité (le mérite). Les déterminants « ce » et « un » permettent au Je-pamphlétaire, par un dédoublement énonciatif, de prendre une certaine distance par rapport à son objet scriptural (livre, pamphlet, brûlot). Il ouvre par là une brèche pour permettre au lecteur, dans la marge d'appréciation qu'il lui laisse, de se les approprier. Il aura le choix entre le marquage éditorial (livre, pamphlet) et l'orientation programmatique d'une certaine lecture (pamphlet, brûlot). On fera remarquer que le dernier terme (« Brûlot ») relève du choix de l'énonciateur qui l'introduit dans le corps du texte entre guillemets pour manifester à la fois sa préférence pour ce terme en concurrence avec le terme « pamphlet » consacré par ailleurs par l'éditeur ; mais aussi, du fait des guillemets, de s'en détacher comme un choix possible nécessitant l'approbation du lecteur. On peut dire qu'entre le terme « livre » générique mais neutre, le terme « pamphlet » dénotant un marquage éditorial et le terme « brûlot », dénotant la préférence de l'énonciateur, l'auteur marque une hésitation quant à la qualification de son écrit dans les tonalités agressives d'un pamphlet et d'un brûlot. Il s'en remet à la décision de l'éditeur et du lecteur.

Sur un autre plan, le Je-pamphlétaire du texte *Les Contrebandiers de l'histoire* se révèle sous le signe général du Dire et en particulier de l'écrire (rédiger un texte). C'est la double inscription de l'auteur Boudjedra dans les problématiques de l'homme-citoyen et de l'écrivain. Sous le sceau du « dire », s'énonce l'impératif de la prise de parole signifiée typographique par les majuscules (DIRE), la restrictive « seulement » et l'explication qui en est donnée : « Il ne s'agit pas dans ce livre de condamner ou de punir. Il s'agit de DIRE. Seulement dire. De fouiller notre inconscient pour le dévoiler, pour nous dévoiler et nous connaître. Il s'agit dès lors de réaliser une radiographie clinique. » (14) La négation des termes clés qui signifient la portée maximale de l'écrit pamphlétaire (« condamner » et « punir »), laisse place à une concession faite au lecteur et à l'éditeur de décider s'il s'agit

réellement d'un pamphlet. Quant au Je-énonciateur, il opte prudemment, par un Nous qui inclut le lecteur, pour une définition à portée heuristique de son texte (j'analyse pour mieux comprendre). Il invite ainsi le lecteur à tirer bénéfice de ce dévoilement, de cette connaissance, de cette « radiographie cliquante ».

Par ailleurs, dans la mesure où les mots rencontrés sont durs et agressifs, il ne s'agit, pour le Je-énonciateur, que de dénonciation, marquée par des modalités verbales renvoyant à un acte de dénonciation contraint : « j'ai décidé d'écrire », « j'ose écrire ». Les contraintes sont spécifiées par des justifications explicites d'ordres sociopolitiques et émotionnels, participant d'un discours d'indignation, construit en réponse à une situation jugée critique et dangereuse et qualifiée sobrement de « climat délétère » :

[...] j'ai été victime d'un complot ignoble de la part de la chaîne TV « Ennahar », organisé et exécuté de façon Pour me nuire et ridiculiser mes convictions tant politiques que philosophiques et religieuses... (95)

[...] contre un climat délétère et une partie (infime !) de la société qui est complice de la trahison qui se propage de plus en plus.

[...] c'est pour dire que l'Algérie va mal. Que les Algériens sont malheureux. Fragiles. Désespérés. Humiliés dans leur fierté nationale par les Larbins de l'ère moderne. (94)

Après tant de coups bas, de mensonges vils et de traficotages dans l'histoire Nationale, j'ai décidé de dire ma colère face à ces contrebandiers de l'histoire. (57)

À la mort de Boumediene (dont j'ai été opposant, ce qui m'a valu d'être arrêté deux fois), les cartes ont été chamboulées et le système politico économique a été abandonné au profit d'une économie de marché. Ce qui a permis à l'ancienne puissance coloniale de se redéployer d'une façon plus confortable. (66)

Sous l'angle de ces considérations s'exprime ici le rapport entre le Je et le Il (accusé) qui a provoqué l'acte de DIRE-dénonciatif. Le Je-énonciateur se positionne comme « victime » et « opposant » face à des « complotistes », « larbins », « menteurs », « traficoteurs », « traîtres », « complices », « libéraux », « néocoloniaux » qui sont responsables de l'atteinte à la dignité de l'auteur (nuire et ridiculiser ses convictions), du malheur de l'Algérie et des Algériens, de leur désespoir et de leur humiliation. Le Je-énonciateur, renvoyant sur le plan référentiel à la personne de Boudjedra par certains traits idéologiques (antilibéral, anticolonialiste), se positionne dans le camp d'une totalité opprimée, se revendiquant d'une Histoire nationale, d'une fierté nationale, d'un système politico économique. Il s'oppose en victime à une agression totale marquée historiquement (à la mort de Boumediene, l'ère moderne) menée par un agresseur qui « se propage », « se re déploie ».

C'est cette contrainte situationnelle qui conduit le Je-énonciateur, en la personne de Boudjedra, citoyen éclairé et écrivain, à ressentir de l'indignation, à l'exprimer dans un registre dénonciatif mais dont il se garde de la présenter sous les traits agressifs d'un pamphlet :

Ça suffit », « Pour ne pas mourir de lâcheté

J'avais donc honte depuis très longtemps de laisser les prédateurs algériens agir et réagir dans le déni, le mensonge et la falsification d'une fausse Histoire Nationale. (15)

Je fus donc abasourdi par ce discours de Wassila Tamzali que je considérais à l'époque, comme progressiste, une laïque, anti barbare islamiste. (49)

Cependant j'ai écrit ce livre pour dire ma rage et ma colère contre un climat délétère et une partie (infime !) de la société qui est complice de la trahison qui se propage de plus en plus.

Après la déception sincère que j'ai sentie devant cet aplatissement de mon ami, j'appris qu'il avait été nommé deux années, auparavant comme directeur de Centre culturel français de Cork, en Irlande du sud. (...) Et j'ose écrire ces lignes parce que sollicité plusieurs fois pour devenir algérien, j'ai toujours refusé. Pourquoi ? Parce que je ne suis à vendre. (69)

Après tant de [...], j'ai décidé de dire ma colère face [...] (57)

Son indignation tient d'émotions négatives (« avoir honte », « être abasourdi », « être déçu » « se sentir lâche ») qui conduisent à faire naître en lui « colère » et « rage ». Cette colère et cette rage passent de l'ordre purement émotionnel à l'acte de parole (le dire) sous l'impulsion d'un acte volontaire et responsable (« décider », « oser ») qui s'oppose au silence complice (laisser faire, se laisser corrompre). On voit bien que sous bien des aspects, le Je-énonciateur nous renvoie l'image référentielle d'un écrivain éclairé animé par l'indignation responsable qui le fait réagir dans la sphère du Dire-vrai et le Dire-juste qui s'oppose à un Dire-faux, un Faire-injuste. C'est une dénonciation qui se veut davantage éclairée et éclairante que pamphlétaire agressive.

4. Il (Eux) : rupture et violence

Par souci d'efficacité, comme l'indique Yves April, le pamphlet, en tant qu'indignation passionnée, se présente comme une arme de guerre qui vise à abattre l'adversaire. En cela, le texte pamphlétaire, violent et agressif, vise, comme l'indique Michel Hastings, la dénonciation, sur un ton de véhémence et de la vitupération, participant d'une littérature de combat, d'une rhétorique de la colère, d'une publication de crise de dimension critique. Bernard Andrès renvoie dans ce sens aux actes constitutifs du pamphlet comme les performatifs « décrier », « accuser », les déclaratifs « juger » et « marquer par le fer rouge » participant du genre judiciaire. Dès les premières pages de *Les contrebandiers de l'Histoire* (pages 7-8), la réaction pamphlétaire est convoquée avec les termes de « violence », « perspicacité » et « lucidité » qualifiés de « nécessaires » : « La falsification de l'Histoire algérienne par les anciens colonisateurs [...] a été remise en cause dès le début [...] mais personne n'a réagi avec la violence, la perspicacité et la lucidité nécessaires pour mettre à l'index les prédateurs algériens et autochtones [...] » (7-8).

Ainsi, la « remise en cause » et la « mise à l'index » nécessitent une parole extrême, posée par le Je-énonciateur comme parole absente du discours anticolonial avec donc une immédiate autojustification d'une prise de parole qui comble ce manque. Cela, d'autant plus, qu'il signale que ce qui est dominant, c'est plutôt la formation d'un discours procolonial : « Nous sommes assaillis par des articles de presse, des romans, des essais, des films et d'autres productions idéologiques, qui tracent le même parcours du déni, du mensonge et de la falsification (...) » (10) Etat des lieux qui place *Les contrebandiers de l'Histoire* comme un événement discursif et éditorial unique et digne d'intérêt. Il manifeste par ailleurs la solitude de l'auteur (Boudjedra) face à une adversité multiple et dominante.

Cette adversité est placée dans le contexte particulier de la colonisation et de la néocolonisation. S'y déploie l'opposition accusés/victimes, comme entités prises dans un rapport d'imposture et de falsification. Dans ce sens l'accusé, avançant à visage masqué, pour nuire à la victime trempée et dupée. Le Je-énonciateur prétend, donc, se placer en dénonciateur qui explicite cette tromperie et duperie.

Les accusés, en position d'allocutés, sont désignés pour leur affiliation spirituelle et historique « aux puissances occupantes » ou aux « anciens colonisateurs » (Colonisation française et Empire ottoman), qu'il qualifie d' « ennemi ». Dans le champ intellectuel de l'auteur, il s'agit d'accuser des auteurs de « productions idéologiques » parmi lesquels se comptent des journalistes, des romanciers, des réalisateurs, des essayistes, qu'il qualifie avec des formules désignatives accusatrices : « autochtones collaborateurs zélés de l'ennemi et complices dans le martyr », « prédateurs algériens et autochtones ».

Pour la précision et l'illustration, l'affiliation coloniale est présentée comme durable, à travers la proximité spirituelle que le Je-dénonciateur établit par exemple entre Daoud et Camus dans *Meursault, contre-enquête* (2013) : « Camus continue de faire des émules en Algérie avec l'irruption dans le champ éditorial de Kamel Daoud avec son *Meursault contre-enquête* » (53). C'est dans ce sens, aussi, qu'il s'attaque à Salim Bachi accusé de céder à « l'ère du temps », médiatico-politique occidentale s'entend, et de s'en prendre à l'Islam, dans *Dieu, Allah, moi et les autres* (2017), sans en avoir la connaissance suffisante et sans maîtrise de la langue arabe :

Fin 2016, il publie un livre bizarre : *Dieux, Allah, moi, les autres*. C'était juste après l'abominable attentat islamiste perpétré à Nice. Avec l'air du temps, plusieurs écrivains de l'exil se sont découvert des vocations de fouineurs de l'Islam qu'ils ne connaissent pas très bien pour cause d'aliénation coloniale qui les avaient privés de la langue arabe, de tout savoir concernant la civilisation arabo-musulmane, de tout accès aux philosophes musulmans comme Ibn Rochd, El Farabi, Al Halladj, Ibn Arabi, Maimonide et tant d'autres génies rationalistes. (63)

Cette aliénation et ignorance, dont il les accuse, amène le Je-énonciateur à convoquer Frantz Fanon, en soutien, pour le conforter dans son rejet de ces auteurs et de leurs écrits et pour se conforter dans l'idée du prolongement historique du mal : « Comme l'a écrit si génialement Frantz Fanon, dans les *Damnés de la terre* en 1959, déjà ! « le complexe du colonisé est irréparable » et il découle du complexe qui refuse d'être libéré de son maître (...) (10-11). Cela lui permet de se poser en opposant dans les termes qu'il ne leur prête pas : anticolonialiste affranchi et émancipé, connaisseur averti de l'Histoire de l'Algérie et de la civilisation arabo musulmane ainsi que de son outil linguistique, l'arabe.

Fort de cette position énonciative et qui se veut référentielle aussi, le Je-dénonciateur déploie sa dénonciation sur deux plans : un contenu et une action, jugés critiquables et inadmissibles. Il les accuse sur le plan actionnel de procéder volontairement à porter atteinte à l'histoire et à la société algérienne en la niant et en gommant ses traits définitoires : « mentir », « falsifier », « trafiquer », « trafiquer l'histoire », « la masquer » par l'oubli volontaire, « la défigurer », « la gommer », « édulcorer » l'histoire coloniale, « pratiquer la contre bande intellectuelle », entretenir « la nostalgie » de l'Algérie coloniale. Cela, avec des modalités qui font apparaître la perversité du geste : avec « déni », en développant des thèses, « s'en prendre à cœur joie ».

Sur le plan du contenu, le Je-dénonciateur se réfère à des écrits ciblés d'auteurs algériens, en particulier Boualem Sensal, Kamel Daoud, Wassila Tamzali, Salim Bachi, Yasmina Khadra pour pointer, d'un certain point de vue et d'un parti-pris historique tranché, des travers inéluctables. Il met à l'index l'édulcoration de la période coloniale française qui tend vers la disculpation de la colonisation :

Selon ces « fabricateurs », l'Algérie colonisée était un pays heureux et sa population avait bénéficié de l'amitié, de la solidarité et de l'amour même de ses bourreaux qui ne

cherchaient qu'à la civiliser pour son bien, lui apporter lumières occidentales (ou ottomanes !) qui allaient l'installer dans la rationalité, le savoir et le bien-être. » (7-8)
Dans *Meursault- contre-enquête* : « l'éloge de la colonisation heureuse et enchanteresse entre les Français d'Algérie et les « Français musulmans » d'Algérie » (36) « Et voilà l'Occident soulagé : un Arabe (mieux un Algérien !) fait l'éloge de Camus. « Ouf, on est sauvé ! (58)

Yasmina Khadra et Boualem Sensal, dont les écrits sont rangés dans le cadre d'une « littérature de déni » et dont le roman *Les serments des barbares* (1999) qualifié de « roman-règlement de compte » (22), sont accusés d'occultation historique :

Sensal : « [...] où n'entraient jamais en compte l'archaïsme de la société algérienne, les éléments négatifs de l'homme algérien, la problématique de la femme, la sexualité, la sensibilité et les tabous effrayants dont souffrait la société musulmane en général. » (22-23)
Khadra : « Il oublie « le militaire, le gendarme, le policier et aussi : le Caïd, l'agha, le bachagha et même le bey et le dey [...] (37) Il oublie « les exactions, les exécutions sommaires, les tortures, les humiliations comme par exemple, ces pancartes qui fleurissent sur les plages algériennes à l'époque coloniale : INTERDIT AUX CHIENS ET AUX ARABES ! » (37-38)

Sensal et Wassila Tamzali sont pointés pour pratique du mensonge :

Sensal : [thèse] qui « consistait à considérer l'Armée de Libération Nationale comme armée nazie et dirigée par les officiers du III^e Reich qui se seraient réfugiés en Algérie après la défaite de l'Allemagne en 1954. Que ces officiers étaient donc, et pour la plupart des officiers du III^e Reich. Et ainsi de suite » (22)
Wassila Tamzali, *Une éducation algérienne* (2017) : « Son père abattu, donc à Béjaïa, pendant la guerre de libération sur ordre du Grand Amirouche, chef de la Wilaya III à l'époque. » (47) « Et notre écrivaine d'affirmer dans ce livre que son père avait été exécuté par erreur et que Amirouche, en personne, avait écrit à la famille pour s'excuser d'avoir commis cette bavure. (47)

Édulcoration de la période de colonisation et sa disculpation, les occultations et les mensonges historiques nous renvoient nécessairement au contexte d'émergence et de développement de la littérature algérienne de langue française, sur la base de la question éthico-esthétique : à quoi devrait être employée la littérature algérienne ? En quoi, l'éthique et l'esthétique peuvent-elles se conjuguer dans un équilibre qui consacre la littéralité ?

Conclusion

Le rapport de la littérature algérienne de langue française à l'Histoire s'inscrit dans le cadre évident de l'éthique de la responsabilité révolutionnaire, aussi bien pour la cause nationaliste (contexte colonial) que pour les causes multiples des populations à l'ère de l'État-Nation post-indépendance. Fin des années 60 et début des années 70, les écrivains, dont Rachid Boudjedra, Rachid Mimouni, Tahar Djaout pour ne citer que ceux-là, renouent avec la Révolution algérienne et ses principes de modernité et de transformation de l'homme. Participant d'une écriture historiciste, leurs œuvres déploient un projet révolutionnaire, avec des références clairement identifiables : communisme, athéisme, modernité, science. En cela, ils s'opposent aux doctrines islamistes, à l'ambiguïté et à l'ambivalence du discours « révolutionnaire » de l'État après l'indépendance. C'est l'affirmation d'un combat, d'un procès et d'une mise en accusation.

L'éthique, devoir de l'homme de s'impliquer dans la société et nouer des liens avec l'autre guidé par la responsabilité historique de construire une société dotée d'un avenir, ne procède pas, déjà, d'une clarté. Le monde préexistant est dans le flou ou l'absence. La création littéraire se doit de poursuivre une recherche esthétique pour advenir : créer le langage qui fait advenir son objet et par-là la fait advenir elle-même. Cette création se fait, en dehors de l'entendu et du monolithique des clivages politico-historiques fixés indûment. En les récusant, elle engendre la complexité, la mobilité, l'hétérogène et la relativité.

Comme le souligne Tzvetan Todorov (2011), analysant les positions des tenants du primat de l'esthétique et surtout leurs échecs (Oscar Wilde, Rainer Maria Rilke), il y a continuité entre la vie quotidienne (et donc l'Histoire) et la poésie (et donc la littérature). L'absolu de la forme (l'esthétique) est illusoire et c'est à l'éthique (le contenu, l'Histoire) qui « ne connaît que le relatif » (242), de constituer le cadre dans lequel s'élargit l'esthétique. Cette conception inclusive, qui caractérise la relation entre éthique et esthétique, avec la préséance de la première, convient pour la plupart des périodes d'évolution de la littérature algérienne considérée sous le prisme de la Révolution. Aux prises avec un horizon d'attente articulé aux contextes traumatiques de la guerre et de la violence politique, la scission entre éthique et esthétique n'a jamais tenté, du moins de façon radicale, les écrivains algériens. Les deux recherches éthiques et esthétiques se confondent. Et pour cause : l'existant et la forme d'expression sont absents ou problématiques dès l'origine. L'historiographie coloniale puis celle des États postindépendance taisent les faits inavouables, indésirables et compromettants (crise éthique) et aliènent le matériau esthétique (le roman, la langue française).

Cette recherche esthétique a été et est toujours nécessaire pour rendre possible la représentation d'une réalité non donnée encore et réinvestir la mémoire. En effet, l'Algérie, en perdant la mémoire, a perdu la voix, comme le souligne Nadjet Khedda (2009). La reconquête, incertaine et douloureuse, de la mémoire implique nécessairement la reconquête tout autant incertaine et douloureuse de la voix. Ainsi, ce devoir de reconquête a placé d'emblée l'écrivain algérien dans la problématique de l'engagement, dans le cadre d'une écriture à « dimension matérielle » et au « pouvoir d'évocation » (Nadjet Khedda). Annelise Shulte Nordholt, en commentant les thèses de Lévinas sur l'éthique dans la création littéraire, nous permet de relier la question de l'engagement à la nécessité du double point de vue esthétique et éthique, qui sied à l'histoire de la littérature algérienne, à l'idée de « don de soi » qui consiste à « répondre d'autrui », « prendre sur moi sa souffrance » à condition d'être « doué d'identité, d'initiative », d'être libre. C'est dans ce sens d'ailleurs que Boudjedra, dans son pamphlet, interpelle les écrivains algériens actuels les plus connus sur les conditions de leur production, leur tentation à réagir à des enjeux politiques immédiats et répondre à des commandes. Derrière cette critique, et sous l'angle du don de soi, il est question d'autrui qu'il faut identifier, parce que le don de soi est au profit d'autrui qui, en retour, renvoie la reconnaissance. De qui répondre ? Et contre la reconnaissance de qui ?

Cette altérité que suppose l'éthique dans son rapport à l'esthétique (faire œuvre de littérature) peut en effet être biaisée, comme le souligne Isabelle Daunais (1999) à propos des nouvelles formes de « littérature éthique. Une littérature qui conçoit des personnages

comme « objets de conscience », c'est-à-dire « des êtres pris en charge par la pensée d'un tiers et protégés du monde par cette pensée » (60). Il est question de les faire exister « dans et par la volonté et le pouvoir d'autrui de se souvenir d'eux, de les penser, de les imaginer » (66). Cette prise en charge particulière du personnage est fondée sur les « valeurs d'adéquation et de réconfort » qui amènent à la validation (du lecteur aussi) et à ce titre, elle « exclut toute forme d'ambiguïté ou d'étrangeté, toute part de jeu ou de duplicité » (66). Elle « ne bouleverse pas l'ordre des choses ni n'ébranle les certitudes » (66). Dans cette perspective, construire les personnages de harki, du pied noir, envisager la réhabilitation de Camus dans la citoyenneté algérienne, évoquer les crimes de guerre imputés à la Guerre de libération, développer des thèses sur l'Islam au regard d'événements arrivés en France, tels que Rachid Boudjedra les a pointés dans son pamphlet, participent de quel ordre des choses et établissent quel rapport de confiance et d'adhésion ? Certainement pas avec l'Algérien en Algérie. Avec le harki, le nostalgique de l'Algérie française, le raciste ? Le rapport de confiance avec ces instances est biaisé et même inadéquat en raison d'une représentativité fallacieuse.

Références bibliographiques

- ANDRES B. 1978. « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire » dans *Etudes littéraires*. 11(2). Editeurs Département de littérature, théâtre et cinéma, Département des littératures de l'université de Laval, Canada. pp. 351-372. <https://doi.org/10.7202/500468ar>, consulté le
- ANGENOT M. 2005. *La parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*. Editions Payot, Paris.
- ANGENOT M. 1978. « La parole pamphlétaire » dans *Etudes littéraires*. 11(2).). Editeurs Département de littérature, théâtre et cinéma, Département des littératures de l'université de Laval, Canada. 255-264. doi:10.7202/500462ar, consulté le
- AVRIL Y. 1978. « Le pamphlet : essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés » dans *Etudes littéraires*. 11(2). Editeurs Département de littérature, théâtre et cinéma, Département des littératures de l'université de Laval, Canada. 265-281. <https://doi.org/10.7202/500463ar>, consulté le
- BOUDJEDRA R. 2017. *Les contrebandiers de l'Histoire*. Editions Frantz Fanon, Tizi-Ouzou.
- DAUNAIS I. 2010. « Ethique littéraire : la recherche d'un monde protégé » dans *Etudes françaises*. 46(1). Editeurs Les Presses de l'Université de Montréal. pp. 63-75. doi:10.7202/039817ar, consulté le 9 mai 2018.
- FANON F. 2002. *Les damnés de la terre*. Editions La Découverte & Syros (Librairie François Maspero, 1931, 1968), Paris. https://monoskop.org/images/9/9d/Fanon_Frantz_Les_damn%C3%A9s_de_la_terre_2002.pdf
- GIANGIACOMO V. septembre 2006. « Les mots contre les mots. Politique, éthique, esthétique dans l'œuvre et la théorie de J.-P. Sartre » dans rivista di filosofia on-line. 1(2). Metabasis.it, rivista semestrale di filosofia e comunicazione.
- HASTINGS M. 2009. « De la vitupération. Le pamphlet et les régimes du « dire vrai » en politique » dans *Mots. Les langages du politique*. 91. mis en ligne le 30 novembre 2011, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.19159>
- HASTINGS M. et all. 2009. Les mutations du pamphlet dans la France contemporaine » dans *Mots. Les langages du politique*. 91. consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.19159>
- KHEDDA N. 2009. « Mise en scène de l'Histoire, représentation du temps et poétique de la modernité dans Nedjma de Kateb Yacine ». Fabula/Les colloques, Kateb Yacine, Nedjma. <http://www.fabula.org/colloques/document1212.php>, consulté le 23 mai 2018.
- KHEDDA N. 2003. *Mohammed Dib. Cette intempestive voix recluse*. Edisud, Aix-en-Provence, France.
- SHULTE Nordholt A. 1999. « Tentation esthétique et exigence éthique. Lévinas et l'œuvre littéraire. » dans *Etudes littéraires*. 31(3). p. 69-85. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501246ar>, consulté le 05 mai 2018.
- TODOROV TZ. 2011. « Le remplacement de l'éthique par l'esthétique » dans <https://journals.library.ualberta.ca/crcl/index.php/crcl/article/download/10697/8253>, consulté le 15 mars 2018.